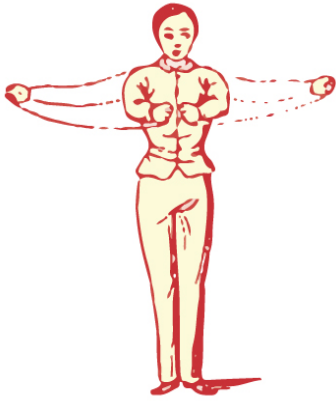


Homme, femme, question de genre ?¹

Virginie Leblanc



Le sexuel, la sexuation, en psychanalyse, ne doivent pas être indexés à l'ordre du génital, ni saisis au niveau des rapports sexuels – qu'il y a –, mais de ce que Lacan a nommé le « non-rapport sexuel », ce non-rapport qui nous échoit du fait d'être parlants et à jamais séparés de l'autre et donc *a fortiori* de notre chacun ou chacune. Il n'a donc pas à être saisi au niveau des actes (sexuels), mais bien *de l'acte* qu'engendre cette phrase du tout

dernier enseignement de Lacan, et qui orientera notre année : « L'être sexué ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres », formule prononcée par Lacan à la séance du 9 avril 1974 du Séminaire « Les non-dupes errent », après avoir introduit les formules de la sexuation. Acte en ce sens donc que c'est seul, sans savoir préétabli sur le sexe, sans programme instinctuel qui lui donnerait la marche à suivre avec l'objet du monde qui lui est destiné, que l'être parlant s'avance, le langage faisant écran via le fantasme, dans son lien à l'objet, à savoir la position qu'à partir de lui le sujet occupe dans le monde. D'ailleurs si Lacan évoque ce *ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres*, c'est en l'opposant à l'Autre, ce grand Autre du symbolique, pour le lier à l'existence de ses tableaux de la sexuation.

C'est sans doute cela – le non rapport / la solitude / la dimension de l'acte – qui continue de ne pas passer dans le discours courant et qui fait que la psychanalyse demeure aussi subversive. Comme le lançait Lacan, juste après mai 1968 : « on nous a dit que le torchon révolutionnaire de la psychanalyse allait s'é mousser [...] la révolution, oui, ça commence à ne plus être tout à fait là que se posent les problèmes [...] je peux vous assurer une chose, c'est que quoi qu'il en arrive du ferment révolutionnaire de la psychanalyse [...] ce qu'il y a d'atroce dans les relations entre l'homme et la femme n'en sera pas pour autant atténué. »²

Ainsi, de même que la découverte freudienne de l'inconscient, et ses conséquences, par exemple sur le dévoilement d'une sexualité infantile, et toujours infantile pourrait-on dire, reste inassimilable malgré le « remâchage » par le capitalisme des grands concepts analytiques, de même, l'impossibilité structurale de faire Un avec l'autre reste sans doute le grand scandale.

¹ Texte paru en juin 2019 dans la revue de l'ACF CAPA, *Scripta Documents*.

² Lacan J., *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n°6, Octobre 1969, p. 94, cité par F. Leguil dans *Quarto 77*.

Par ailleurs, comment ne pas lier *être sexué qui ne s'autorise que de lui-même* et *analyste qui ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres* ? Ce que fit d'ailleurs Lacan dans la suite de cette phrase extraite des « Non-dupes errent ».

C'est donc en analyste titillée par le contemporain et les reproches qu'on fait à la psychanalyse, soi-disant « phallocrate », « défenseuse d'un certain ordre », parfois « antiféministe » qu'il s'agira d'aborder ces questions : chaque époque a ses signifiants-mâtres qui la façonnent et forgent les destins de ceux qu'on dit hommes et femmes, par la voie de ce que Lacan a nommé le « discours », soit ce qui lie entre eux le corps des êtres parlants.

La soi-disant phallocratie de la psychanalyse

Ce genre dont tout le monde parle aujourd'hui, est-il défini par la nature, par le sexe biologique, ou serait-il une construction symbolique, ou culturelle, liée au processus de socialisation ? C'est la polémique majeure qui a opposé d'un côté les pro-mariage pour tous et homoparentalité, en faveur d'une dénaturalisation du genre, de la reproduction, et d'un autre côté, ceux qui ont milité pour le retour à un naturalisme où être femme, être homme, coïnciderait avec le sexe de naissance, sexe féminin / masculin. Dans ce débat, les psychanalystes eux-mêmes se sont opposés, certains, pas à la hauteur de notre éthique, s'appuyant sur un retour à Freud et à la différence sexuelle, méconnaissant la dimension symbolique de la sexuation qui se situe, depuis la découverte de l'inconscient par Freud, sur la faille que creuse le sexuel chez l'être parlant et la dysharmonie profonde entre le désir et l'objet sexuel, toujours insatisfaisant. Pour Freud, déjà en 1905, dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*, « l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi »³

Ou comme le rapportait Jacques-Alain Miller devant la commission chargée de préparer ce projet de loi, pour défendre ce projet, même si c'était bien en son nom et non au nom de l'École de la Cause freudienne : « L'inconscient est une façon de vivre sa vie en l'interprétant et, dans la vie telle qu'elle est vécue, il n'y a pas de rapport préétabli entre les sexes. Sans exception, les êtres parlants inventent leurs rapports sexuels et c'est ce qui les distingue des animaux, où le rapport sexuel est programmé, toujours typique de l'espèce, comme s'il y avait là un trou dans le programme des êtres parlants. On dira qu'au niveau des gamètes, pourtant, c'est complémentaire. Mais il s'agit de la sexualité telle qu'elle est vécue, et les gamètes n'en sont pas plus proches que les planètes. Chaque

³ Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 51.

petite fille, chaque petit garçon, invente sa façon d’imaginer, d’approcher ou de fuir son sexe et l’autre. Il n’y a pas, au niveau de la vie inconsciente, de complémentarité ni d’harmonie. »⁴

Répondre aux questions ainsi ouvertes suppose de suspendre le jugement sans se précipiter dans la moindre étiquette diagnostique, à l’image de Lacan, qui a lui-même pratiqué tout au long de son enseignement un véritable *aggiornamento* notamment quant à la question du transsexualisme. Répondre à ces questions comme psychanalyste lacanien, c’est donc, non pas prendre position pour ou contre – la Procréation Médicalement Assistée (PMA), la Gestation Pour Autrui (GPA) ; le changement de sexe de manière générale –, mais, *prendre en compte* cette nouvelle donne, comme l’indiquait J.-A. Miller lors de son audition au Sénat à propos du projet de loi pour le mariage pour tous en 2013 et en s’inspirant de la théorie de la forclusion lacanienne : « Le refus d’accueillir ce fait dans le symbolique nous le renverra dans le réel de façon beaucoup plus menaçante. Il vaut mieux avancer courageusement les yeux ouverts pour réguler. Je ne suis pas pour que la loi se borne à traduire l’état du monde, mais pour que nous en capturons les ressorts, pour les orienter dans le sens souhaitable, qui est humaniste. Ne soyons pas spectateurs, ne baissions pas les bras [...] mais ne nous racontons pas d’histoires ! »⁵

Aujourd’hui « avancer courageusement les yeux ouverts » c’est être à la hauteur du réel qui est celui de notre siècle, celui d’un temps où les sujets ne s’ordonnent plus principalement à partir de la place que l’Autre leur assignait : comme le dit l’un de nos collègues, Philippe de Georges : « Un calcul a lieu qui se fait à partir du rapport de chacun à sa jouissance et des appareillages possibles de celui-ci. »⁶

Études de genre et psychanalyse : un malentendu

Est-il vrai que la théorie analytique contient en son cœur même la préservation à tout prix d’un ordre phallique arc-bouté sur le répartition sexuelle des identités féminines et masculines ? Et qu’a-t-elle à dire sur le véritable renversement des pratiques de corps et parcours de vie que les études de genre accompagnent, et qui semblent osciller entre la volonté de faire exploser les limites des identités sexuées normées et la revendication des appartenances à des communautés dont on pourrait se dire qu’elles reposent justement sur le partage d’identités bien définies, ce que J.-A. Miller a formalisé dans son cours « Ce qui fait insigne » ? C’est ce que reprend Fabian Fajnwaks

⁴ Miller J.-A., Audition pour le mariage des couples de même sexe, commission des lois du Sénat, mardi 12 mars 2013, disponible sur le site du Sénat français : videos.senat.fr

⁵ *Ibid.*

⁶ Cf. Brochure Uforca, mai 2013, « Le désir et la loi », p. 46, inédit.

dans l'ouvrage qu'il a coordonné sur la question avec Clotilde Leguil⁷ : une modalité de jouissance élevée à la dignité d'un signifiant-maître qui permet de constituer un lien social.

Il s'agit de s'interroger sur ce qui apparaît comme un véritable malentendu entre psychanalyse et *gender studies*, notamment autour de la question du phallus, pour montrer comment avec « Le tout dernier Lacan » on peut peut-être faire un pas de plus grâce à la notion de sinthome, pour montrer comment le psychanalyste se tient au plus près du réel de la clinique et que c'est le sujet qui sait, non ce qui devrait être mais ce qui est.

Le concept de genre a été créé, dans les années 1960, par le psychiatre américain Robert Stoller, dans un ouvrage qui a fait date, *Sex and gender*, dans lequel on entend d'ores et déjà le parti pris de la déconnexion, de la dissociation entre sexe et genre : Un jour de 1958, un effet de surprise provoqua chez lui un désir de savoir ; il y avait dans sa salle d'attente une femme transsexuelle et il écrit « C'était un homme sans rien de particulier, d'allure normale, un homme ordinaire. La théorie analytique bien qu'elle puisse tout expliquer ne rendait pas compte me semblait-il du naturel de sa masculinité »⁸. Il fera du transsexualisme une entité nosographique autonome, distincte de la psychose, de la névrose et de la perversion. Il faut noter que Jacques Lacan a eu très tôt connaissance de ce livre, via notamment Mustapha Safouan, qui a écrit une « Contribution à la psychanalyse du transsexualisme », en 1974. Il l'évoque dans la séance du 20 janvier 1971 de son Séminaire, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*⁹ et c'est pour critiquer la méthode de Stoller, et s'opposer à son diagnostic puisqu'à cette époque de son enseignement, Lacan appuie la thèse de la structure psychotique des transsexuels hommes, et notamment des cas présentés dans son ouvrage par Stoller.

Chez Stoller, le genre désigne « le sexe psychologique » et soi-disant authentique des individus. C'est à sa suite, mais aussi à la suite de Simone de Beauvoir, de Pierre Bourdieu et d'un certain nombre de féministes et de théoriciens du genre, qu'il est admis dans une partie de la population que ces identités ne sont pas naturelles, mais sont construites, et qu'à l'école française on a choisi de faire étudier l'Abécédaire de l'égalité pour lutter contre les stéréotypes de genre et la domination masculine qu'ils sous-tendent.

Dans ce contexte de lutte des féministes, mais aussi des minorités sexuelles, naissent les *gender studies*, ou études de genre, portées dans les années 1970, dans la mouvance de la libération sexuelle, par des auteures phares comme Gayle Rubin, Eve Kossofsky-Sedgwick, Monique Wittig ou encore la plus connue, Judith Butler, qui initient outre-Atlantique ce qu'on nommera les *cultural*

⁷ Fajnwaks F., Leguil C. (s/dir), *Subversion lacanienne des théories du genre*, Paris, Michèle, 2015.

⁸ Stoller R., *Masculin ou féminin*, Paris, PUF, 1989.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006.

studies, ou études culturelles et qui proposent une approche « transversale » des cultures populaires, minoritaires, contestataires, dans une transgression de la culture universitaire par disciplines.

Les *gender studies* auront à cœur l'analyse critique du genre via tout un travail d'interprétation (du sociologue, du linguiste, du sémiologue du genre), véritable entreprise d'élucidation, de dévoilement d'un sens qui serait « caché » derrière les étiquettes de genres.

La plus connue de ces féministes, très militante, est la philosophe américaine Judith Butler. Comme le rappelle Clotilde Leguil dans un texte préparatoire au colloque Uforca de 2013 consacré au Séminaire VI de J. Lacan, J. Butler témoigne dans la préface de son ouvrage phare, *Trouble dans le genre*, qu'elle ne parvenait pas à « relier les différents aspects de sa propre vie, vie d'universitaire d'un côté et rencontre avec la sexualité de l'autre ». « J'ai grandi, écrit-elle, avec la violence qu'exercent les normes de genre : un oncle incarcéré à cause d'un corps anormal, des cousins gays forcés de quitter la maison familiale, mon fracassant *coming out*. » La théorie du genre est donc sa réponse à la violence qu'elle a subie en matière de normes gouvernant le sexe. « Je l'ai fait par désir de vivre, de rendre la vie possible. »¹⁰

Trouble dans le genre, paru en 1990 aux États-Unis, aborde la problématique sexe / genre en ces termes, souvent ardues : « Le genre est l'ensemble des moyens discursifs / culturels par quoi la « nature sexuée » ou un « sexe naturel » est produit et établi dans un domaine « prédiscursif », qui précède la culture, telle une surface politiquement neutre sur laquelle intervient la culture après-coup. » Le genre est ce qui construit « le caractère fondamentalement non construit du sexe »¹¹ Chez elle, grande lectrice de Foucault, le corps est le lieu d'inscription du pouvoir, il est façonné par le politique, par des forces politiques qui ont intérêt à le marquer sexuellement, à le marquer par la différence des sexes, et de deux sexes seulement : cette matrice hétérosexuelle enjoint les individus à déclarer leur sexe, leur genre, leur sexualité, à lire leur véritable identité, leurs désirs enfouis, à travers cet idéal normatif et phallogocentrique, largement transmis selon elle par la psychanalyse et son primat du phallus dans le processus de sexuation du garçon et de la fille, avec le complexe de castration.

Pour Butler, le genre n'est donc pas un fait, un donné, c'est un ensemble de pratiques disciplinaires, mais aussi d'actes discursifs, qui fonctionnent, qui s'effectuent, construction aussi bien que domination. Il s'agit d'un rituel qu'on nous enjoint d'effectuer et de répéter. Et la réponse à ceux qui dévient peut être extrêmement violente : violences et crimes sexistes, homophobes, transphobes, etc.

Face à cela, ce que propose J. Butler, c'est une véritable subversion du genre, en jouant précisément sur la performativité du langage quant au genre, et en déconstruisant ce « quand dire, c'est faire » :

¹⁰ Leguil C., brochure Uforca, *op. cit.*

¹¹ Butler J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. C. Kraus, Paris, La Découverte, 2006, p. 69.

brouiller les pistes, parodier, rendre inintelligible le rapport sexe / genre, comme le font les *drag queens*, ces hommes travestis qui exhibent les insignes féminins en les incarnant de manière outrée pour mieux subvertir les stéréotypes sur la féminité, par l'itération et la réitération de gestes, d'énoncés, de déconstruction de tous ces semblants que Lacan a beaucoup travaillés et sur lesquels il nous faut désormais revenir.

Le travail de Butler a offert aux communautés LGBT un discours émancipateur et salvateur en cela qu'il a contribué à décriminaliser et démedicaliser l'homosexualité et les pratiques *queer*, (ce nom anglais signifiant étrange, hors-norme, qui est d'abord une insulte homophobe et qui est donc assumé et revendiqué aujourd'hui par ceux qui eurent à en souffrir hier). Mais il est difficile d'admettre que cette émancipation se serait faite dans une lutte contre la psychanalyse, dont le fondateur, Freud, a d'emblée montré en quoi la sexualité humaine était justement profondément rendue *queer*, comme le dit Fabian Fajnwaks, soit étrange, voire étrangère par notre condition de *parlêtre*, qui nous exile d'un lien soi-disant harmonieux avec notre soi-disant corps biologique, nous qui sommes pulsionnellement conduits par un objet toujours partiel, bien loin de la supposée norme génitale supposément défendue par la psychanalyse.

Chacun d'entre nous habite ce corps par des mots, par du symbolique, et surtout, constate chaque jour davantage que la sexualité, qu'elle soit hétérosexuelle ou homosexuelle confronte le sujet à une certaine forme de solitude. Aux sujets parlants, le langage par lequel ils sont marqués donne l'illusion d'une compréhension possible, fait miroiter la possibilité d'une fusion. Or, les sujets, en tant qu'être sexués, seuls avec leur corps dans la jouissance, sont condamnés à l'absence de cette fusion : c'est le fameux « il n'y a pas de rapport sexuel » lacanien.

Extraire le phallus du « voile de l'organe »

Voilà pourquoi d'emblée, la psychanalyse s'est placée non pas au-dessus, puisqu'elle ne méprise pas les théoriciens du genre, mais au-delà de la question du genre : dès 1919, dans son texte « Un enfant est battu »¹², Freud montre en quoi le fantasme d'être battu par le père renvoie à un fantasme de changement de sexe : tout comme le garçon se sent une fille, la fille est devenue un garçon. De même, si l'on se réfère à sa conférence de 1932 sur la sexualité féminine, on aperçoit que toute l'introduction « peut être lue comme un propos *transgenre* avant l'heure », comme le rappelle Clotilde Leguil : masculin et féminin est la première différence que l'on fait lorsque l'on rencontre une créature humaine, et nous sommes habitués « à effectuer cette différence avec une assurance

¹² Freud S., « Un enfant est battu », *Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles* (1919), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 219-243.

dénuée d'hésitation »¹³, et pourtant, ni la science anatomique ni la psychologie, ne peuvent nous délivrer un savoir certain sur cette différence.

Mais le malentendu le plus grand qui règne sans doute entre les *gender studies* et la psychanalyse repose, vous l'aurez entendu, sur la question de la sexualité via le complexe d'Œdipe, puis la métaphore paternelle avec laquelle Lacan fait un pas vers l'élaboration signifiante du phallus.

La question du phallus a déjà provoqué ce que Lacan nomme « une querelle »¹⁴ entre analystes, entre l'École de Vienne et celle de Londres et ses plus éminents représentants : Ernest Jones, Karen Horney, Mélanie Klein ou Joan Rivière, qui discutèrent le primat du phallus à l'issue de la castration œdipienne en tentant de spécifier ce qui se jouait chez les êtres nés biologiquement féminins, pour questionner la spécificité de la jouissance féminine non corrélée à la seule libido phallique. Ainsi Joan Rivière ira-t-elle, comme Marie Bonaparte, jusqu'à se faire opérer pour se rapprocher davantage de la spécificité de la jouissance vaginale.

Les textes les plus violents adressés à la psychanalyse par des théoriciens du genre, et des théoriciens transsexuels le plus souvent, renouvellent cette querelle en faisant des lacaniens les tenants de l'ordre patriarcal promouvant le sexe masculin pris dans sa dimension purement anatomique. Vous pouvez lire des extraits du très violent et polémique essai *Sexpolitiques*¹⁵ de Marie-Hélène Bourcier, aujourd'hui Sam Bourcier, professeur à l'université de Lille, où il explique comment il s'en prend aux analystes lacaniens en pratiquant des ZAP dans leurs conférences, soit des sortes de happening où il les traite de la manière dont ils traiteraient les transsexuels, soit comme des patients psychotiques.

Même si tout l'effort de Lacan sera d'extraire la sexualité et notamment le phallus du « voile de l'organe » comme il le dit dans « L'Étourdit » pour le hisser à la hauteur signifiante, cette référence à ce qui deviendra chez Lacan le signifiant du manque dans la sexualité névrosée est encore trop référée à l'anatomie masculine : ainsi, J. Butler va forger en réponse le concept de *phallus lesbien*, qui pourrait s'appuyer sur n'importe quel autre organe de la sexualité féminine.

Freud se montre particulièrement intransigeant comme chef de file dans cette querelle qui l'opposa aux londoniens. Il n'est qu'à songer à la façon dont il ne cesse de remanier ses avancées théoriques à l'aune de sa clinique pour se défaire de l'idée que la psychanalyse souffrirait du délire dont S. Bourcier le taxe, de se faire le parangon de la différence sexuelle. D'abord parce que la manière dont naît la psychanalyse, dans l'écoute et le respect par un petit bourgeois viennois de patientes que tous les médecins de l'époque s'accordaient à considérer comme des fabulatrices en est une première objection irréfutable : ce n'est certainement pas rabattre le sujet sur la différence sexuelle

¹³ Freud S., « La féminité » (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, 33^e Conférence, Paris, NRF, Gallimard, p. 152. Cf. Torres M., « Ensemble ouvert et pour-tout », *La Cause freudienne*, n° 36, mai 1997, p. 63.

¹⁴ Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685-695.

¹⁵ Bourcier S., *Sexpolitiques*, La Fabrique Éd., 2005.

que de montrer, comme le fait Freud dès 1908, le noyau bisexuel de chaque sujet. Ainsi, « chez le masturbateur qui tente, dans ses fantasmes conscients, de ressentir ce qu'éprouvent aussi bien l'homme que la femme dans la situation qu'il se représente »¹⁶ Ou bien dans l'interrogation récurrente de ses patientes, « suis-je un homme, suis-je une femme ? », question qui révèle la faille dans la structure du sujet et manifeste, dans le *manque-à-être*, le défaut de l'inconscient à inscrire la différence entre les sexes. Ou encore ce célèbre exemple, qu'on trouve dans son article « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité » : lors d'une attaque hystérique, une patiente « tient d'une main sa robe serrée contre son corps (en tant que femme) tandis que de l'autre main elle s'efforce de l'arracher (en tant qu'homme) »¹⁷ Aussi, on entend que ce que Freud est en train d'élaborer, c'est à quel point le sexuel divise, au sens presque propre dans cette scène adressée à l'Autre, et que l'inventeur de la psychanalyse est au travail non de définir ce que devrait être une supposée identité sexuelle féminine ou masculine, mais plutôt d'entendre la complexité de trouver une position dans l'existence face à ce qui fait d'abord, chez chacun, effraction, et la mobilité identificatoire, du féminin au masculin et vice-versa, qui y fait réponse. Pour Freud, le procès qui conduit un sujet à se ranger du côté homme ou du côté femme est très complexe et l'issue n'est jamais univoque. Dans une note ajoutée en 1915 à ses *Trois essais*, il précise que « pour l'être humain, on ne trouve de pure masculinité ou féminité ni au sens psychologique, ni au sens biologique. Chaque individu présente bien plutôt un mélange de ses propres caractères sexuels biologiques et de traits biologiques de l'autre sexe »¹⁸ Et l'homosexualité ne déroge pas à ce constat car il s'agit dans ce cas, de différencier la « position sexuelle » du « choix d'objet », remarquant dans la clinique que des hommes efféminés peuvent aller vers un objet d'amour féminin et réciproquement.¹⁹ Ainsi, pour la psychanalyse, plus que d'identité, indexée par exemple, par Lacan, dans le Séminaire XIV au registre du « mirage », il s'agira de s'interroger sur le parcours mouvant des différentes identifications qui se cristallisent parfois, dira Lacan, en une identité. Il y a bien sûr les identifications idéales, mais si rares, à la sortie de l'Œdipe. Le quotidien des analystes est plutôt de constater à quel point c'est le ratage et l'instabilité qui sont la loi de tels parcours quant au sexe. Pensons à la fluidité de telles identifications chez une autre célèbre patiente de Freud, Dora, qui en passe par une identification imaginaire à un homme, Monsieur K., pour viser l'objet de toute son attention et de ses interrogations, Madame K. et son corps à la blancheur d'albâtre. C'est d'ailleurs sur cette question, « que veut une femme ? » que Freud avouera buter et ne pas parvenir à dépasser, pour les deux sexes, la question du roc de la castration en tant qu'il la cantonne à l'anatomie.

¹⁶ Freud S., *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 155.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Freud S., *Trois essais...*, op. cit., p. 162.

¹⁹ Freud S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 269.

Aussi, dans le même trajet que celui de Freud, bien obligé de prendre en compte la force obscure de la pulsion et finissant par reconnaître les limites de son élaboration sur la sexualité féminine, Lacan lui-même tout au long de son enseignement se détachera de l'Œdipe comme solution pacifiante de la sexualité, pour, dans les années soixante-dix, considérer le Nom-du-Père comme une des voies possibles pour qu'un sujet s'érige dans le monde, mais elle est loin d'être la seule voie, puisque la pulsion toujours déborde, excède et nous rend insatisfaits y compris dans la satisfaction. Dans *L'Envers de la psychanalyse*²⁰, soit son XVII^e Séminaire, Lacan interprète même le complexe d'Œdipe comme un rêve de Freud, ou encore comme son désir de « sauver le père ». Lacan lui aussi remet donc en cause l'idée que la sexuation ne passerait que par les rets du filtre œdipien qui mettrait en forme la jouissance, et c'est Gayle Rubin, elle-même, dès son texte *La circulation des femmes* qui nota que la bataille entre les théories gays et lesbiennes et la psychanalyse a eu lieu parce que la théorie psychanalytique américaine a fétichisé l'anatomie, c'est-à-dire a fait de la sexualité quelque chose de purement anatomique. Elle rejoint par là tout simplement la critique que Lacan menait dès les années cinquante, contre l'*ego psychology*, c'est-à-dire la psychanalyse telle qu'elle s'est développée aux États-Unis et telle qu'elle continue à être lue par les théoriciens du genre : une psychanalyse du moi, de la maîtrise, une adaptation à l'*American way of life* de l'inconscient freudien, débarrassée de la pulsion de mort et de la répétition.

De la même façon, le pas fait par Lacan dans sa conception du phallus est d'abord de considérer que la castration est première et concerne chaque être parlant puisqu'elle est langagière et suppose une perte, cette livre de chair concédée à l'Autre du fait de rentrer dans le bain préexistant des signifiants qui circulent dans le monde. En conséquence, le phallus est le signifiant du manque par rapport auquel hommes et femmes se positionnent en une étrange comédie. Mais Lacan n'en restera certainement pas là.

En effet, dans son article « La signification du phallus », il renverse la perspective freudienne : l'homme comme la femme n'ont pas le phallus, ou plutôt, l'homme n'est pas sans l'avoir, dans la mesure où il est soumis à la détumescence et à la castration. Tandis qu'une femme l'est : elle ne possède pas l'objet qui comblerait l'autre, et s'identifie donc au signifiant même du désir. Ou, comme l'écrit Lacan : « Telle est la femme derrière son voile : c'est l'absence du pénis qui la fait phallus, objet du désir. »²¹ Le Séminaire XX franchit un pas de plus avec l'élaboration des tableaux de la sexuation et de la jouissance féminine qui excède la limite phallique : non seulement les êtres parlants qui s'inscrivent du côté femme ont accès, comme les mystiques, à une jouissance Autre, supplémentaire, ne manquent de rien, mais encore cette jouissance n'est pas réservée aux seuls porteurs de l'organe, comme en témoigne Saint Jean de La Croix dans ses écrits poétiques.

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991.

²¹ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, op. cit., p. 825.

Vers une « identité symptomale »

De la mascarade au semblant qu'est finalement le phallus comme tout signifiant, en passant par la jouissance féminine, supplémentaire, qui concerne les êtres nés hommes comme femmes, pourrait-on dire, alors que le rapport à l'autre – qui est toujours autre du sexe, que la rencontre soit homo ou hétéro – serait à rapprocher de cette performance que prône Butler, ce jeu justement sur les masques et les codes donnés par l'Autre pour normaliser la sexualité ? Ce serait méconnaître que pour les analystes, si le désir et la jouissance qui le déborde file à travers toutes les mailles de la régulation offerte par les identifications ou les idéaux proposés par l'Autre du social, il n'en reste pas moins que cette fluidité des rôles est tout de même enserrée dans des bords, dont la théorisation variera chez Lacan, mais s'opposera toujours à l'idée que le sujet a la main mise sur ses modes de jouir ou encore sur les conditions de sa jouissance : ce sera d'abord la signification phallique, qui permet que le sujet ne soit pas ballotté d'un signifiant à l'autre de manière métonymique et que s'écrive une histoire, son histoire, le sens qu'il donne à cette histoire qui de toute façon est toujours phallique lorsqu'elle s'écrit. Puis, vers la fin de son enseignement, l'effort de Lacan étant de se rapprocher toujours plus du réel, qui est ce qui résiste au *happy end* justement de la comédie des sexes que j'évoquais, il formalisera toujours davantage le corps comme une substance jouissante, marquée réellement par les signifiants, pour en venir à la théorie des nœuds et la remise en cause, avec le sinthome, du Nom-du-Père comme unique solution.

Ainsi, là où les *gendres studies* voient l'Autre comme celui qui assigne un genre, les analystes considèrent que le signifiant peut être « la marque d'un intérêt particularisé » à l'égard du sujet, comme le dit Lacan dans sa « Note sur l'enfant »²². Et que ce qui va prédominer dans la vie sexuelle tient à la répétition dans le corps d'un événement de jouissance premier recouvert ensuite d'une signification qui le relie, secondairement, à l'Autre. À cet égard, le trajet d'une analyse est un long parcours de désidentification qui aboutit à une solution toute singulière, au-delà du Nom-du-Père : un *savoir y faire* avec la jouissance, le bricolage qu'un sujet fait avec la jouissance sans forcément s'appuyer sur le Nom-du-Père. Voilà pourquoi, quant à la question du langage et de l'énoncé performatif auquel tient Butler, il s'agit, sans doute, pour chacun, de trouver à composer avec cette assignation, à apprendre à s'en débrouiller : c'est toute la dignité du symptôme, de cet irréductible, cet incomparable de l'invention propre à chacun, nécessairement hors normes y compris lorsque cela paraît se loger dans les clous. Je cite là Marie-Hélène Brousse qui l'explicite à merveille, dans le numéro de la *Cause du désir* intitulé « Virilités » : « Une analyse met le discours

²² Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

du maître à l'envers. En ôtant aux semblants leur valeur de sens et de vérité, elle fait tomber cette identité masculine ou féminine de discours au rang de fiction. Elle permet qu'apparaisse une « identité symptomale » (expression de Miller dans son cours « Le tout dernier Lacan »), produit du ravinement de la jouissance dans le corps. Une analyse déplace l'accent des semblants qui se défont vers l'inconscient réel, qui relève du sexuel dans le corps plus que du sexué dans l'Autre. »²³

On entend alors à quel point l'orientation analytique se situe à l'opposé de l'identification à des communautés de jouissance qui portent le nom de leurs pratiques, les lesbiennes *butch* (lesbiennes « masculines » / camionneuses) ou *fem* (féminines), les gays *bear* ou *leather* (cuir SM), les *drag queens* et les *drag kings*, les *daddys* (hommes mûrs en couple avec des hommes plus jeunes), les *snaps* etc., autant de marques d'infamie et de discrimination dont ont souffert ces communautés et qui renversent les signifiants en les brandissant de manière outrée pour s'auto-nommer, avec paradoxalement le risque de s'identifier à une identité plaquée sur un mode de jouir partagé par plusieurs, et que s'instaure donc une nouvelle ségrégation entre les modes de jouissance, là où la volonté première était de lutter contre la ségrégation.

« Le signifiant-homme comme le signifiant-femme sont autre chose qu'attitude passive et attitude active, attitude agressive et attitude cédante, autre chose que des comportements. »²⁴ lancera Lacan dans son Séminaire III, lui qui toute sa vie, à l'image de Freud, de manière inlassable, fut traversé par cette question de la sexuation, avant de franchir un pas plus radical, dissolvant sa perspective structuraliste, au-delà de la question homme ou femme, pour en venir à la création sinthomatique singulière à chacun : à chacun non pas sa jouissance, mais sa façon de composer avec la jouissance qui toujours excède, et dont on est quoi qu'il advienne responsable.

Aussi s'agit-il de faire valoir et d'entendre à chaque rencontre avec un patient comment la jouissance toujours fait effraction, comment le sujet a répondu face au désir de l'Autre et comment, pour reprendre ces beaux mots de Lacan dans *Télévision* : « L'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. »²⁵

Face à cet impossible, reste la contingence de la rencontre, celle de deux partenaires, deux sujets dont l'amour offrira peut-être à leurs symptômes de creuser ensemble leur sillon.

²³ Brousse M.-H., « La moitié de LOM », *La Cause du désir*, n° 95, Navarin, 2017, p. 49.

²⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 223.

²⁵ Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 51.